

UNE SAISON COURBET EN SUISSE

(Riehen/Bâle – Genève)

En complément de l'exposition permanente du musée Courbet à Ornans, village natal de Gustave Courbet, la Fondation Beyeler à Riehen (Bâle) et le musée Rath à Genève organisent cet automne une double exposition sur ce peintre que l'on peut qualifier de dérangeant à plusieurs points de vue. Ces deux villes, reliées par la chaîne du Jura, constituent en quelque sorte les bornes nord et sud de la Franche-Comté.

Courbet a dérangé, malgré la relativement rapide reconnaissance de son talent et de ses œuvres, et il a encore récemment dérangé lors de l'exposition de la fameuse «Origine du Monde» au musée d'Orsay en 1995.

Courbet a toujours refusé de se plier aux conventions formelles ; il a affiché un remarquable aplomb, surtout dans sa jeunesse ; il est le premier qui a véritablement affirmé l'individualité de l'artiste. Il avait aussi un goût certain pour la provocation et sa propension à briser les tabous associés à sa technique picturale révolutionnaire a établi des critères qui ont marqué plusieurs générations. On peut le compter parmi les principaux précurseurs de l'Art moderne.



Dans le catalogue de l'exposition de Riehen (Bâle), le commissaire Ulf Kuster rapporte l'anecdote suivante : *«Furieux que le jury ait refusé trois de ses œuvres [dans le cadre de l'Exposition universelle de 1855] – alors que onze [...] avaient tout de même reçu l'agrément de ces mêmes jurés–, peut-être irrité aussi que ses peintures ne fussent pas traitées sur un pied d'égalité avec celles d'un Delacroix par exemple, mais également par*

calcul stratégique, Courbet, alors âgé de trente-six ans, allait organiser [...] sa propre exposition, dans un pavillon qu'il avait fait construire à cette fin. Au-dessus de l'entrée, on pouvait lire cette inscription «DU RÉALISME. G. Courbet. Exposition de quarante tableaux de

son œuvre. Ce qu'il y avait aussi d'insolite était [...] qu'on exigeait en outre que le visiteur payât son entrée». (trad. Jean Torrent, Tours).

L'exposition de Riehen (Bâle) couvre l'œuvre de l'artiste jusqu'à son exil et celle de Genève se concentre sur l'activité de ce dernier établi jusqu'à son décès à La Tour-de-Peilz près de Vevey. Elles se complètent et requièrent donc la visite des deux lieux pour avoir une présentation contrastée et complète de ce peintre.



Elles constituent une intéressante suite thématique à la rétrospective internationale de 2007. La Fondation Beyeler a rassemblé cinquante toiles majeures. L'exposition s'ouvre sur les autoportraits de jeunesse, œuvres complexes de sa propre mise en scène. Suivent de nombreux paysages de sa région natale, à laquelle il est resté fortement attaché, représentant des ruisseaux cachés et des grottes secrètes comme «La Source de la Loue» ainsi que des «paysages marins» sous forme de vagues inspirées partiellement de Hokusai. Dans ces toiles, la couleur devient elle-même objet d'un art novateur et virtuose, se révélant particulièrement dans les paysages d'hiver et les tableaux de neige. Mais là aussi Courbet dérange par l'emploi du couteau à palette, même si ce sont les pinceaux qu'il manie avec le plus de virtuosité. Au cours de l'exposition on découvre les mystérieux nus de femmes au bord de l'eau ainsi que la célèbre toile «L'Origine du monde», défi

pictural qui a laissé des traces jusque dans l'Art contemporain et qui ne cesse de poser d'une façon troublante la question du regard. C'est la première fois que cette œuvre emblématique est exposée dans une région germanophone.

Au musée Rath, à Genève, l'exposition entend revenir sur la partie de sa vie qui a été longtemps considérée comme non productive, voir inutile. Voilà ce qu'Emile Zola écrivait en 1875 : «*Pour Courbet, qui a eu la bêtise impardonnable de se compromettre dans une révolte où il n'avait aucune raison de se fourrer, c'est comme il n'existait pas, il vit quelque part en Suisse. Voici trois ans qu'il ne donne rien de neuf*». Ou encore en 1876 : «*Courbet, vieilli, chassé comme un lépreux [...] appartient aujourd'hui aux morts...*».

Ces jugements étaient largement répandus à l'époque. Mais des gens qui l'ont fréquenté, l'un deux rapporte l'image d'un «*paisible peintre-philosophe qui vit heureux au milieu de*

EXPOSITION

ses trésors artistiques et de ses nouvelles œuvres, en contemplant le ravissant lac Léman...» et un autre y reconnaît «*le légendaire Courbet au teint fleuri, à l'œil vif, à l'air glorieux et réjoui*».

L'exposition entend ainsi approfondir ces images en réunissant soixante-dix œuvres peintes en Suisse ou emportées lors de son exil. Toutes témoignent que Courbet, fort de son passé de peintre révolutionnaire et des recherches picturales évoquées plus haut, continue en dépit de ses tourments juridiques et d'une santé déclinante une brillante et provocatrice carrière. Un point fort de l'exposition et de l'œuvre majeure de Courbet sont les deux tableaux représentant les Alpes suisses. Le «Grand panorama des Alpes» a été prêté par le Cleveland Museum of Fine Arts. L'exposition présente aussi le «Panorama des Alpes», jamais exposé, qui vient de rejoindre les collections des musées d'Art et d'Histoire de Genève. Ce tableau exceptionnel résume les dernières années de l'artiste, entre espoir et drame.



Biographie. Son œuvre. Son influence.

Gustave Courbet est né à Ornans le 10 juin 1819 et décédé à La Tour-de-Peilz le 31 décembre 1877. On ignore le lieu exact de sa naissance car les documents d'état-civil ne le mentionnent pas. On racontait dans sa famille que sa mère l'avait mis au monde sous un

arbre, au bord du chemin, n'ayant pas eu le temps de rejoindre Ornans, revenant du village voisin de Flagey. Cette naissance un peu particulière a-t-elle eu une influence sur le caractère du peintre ?

Il a tout d'abord du mal à se faire à Paris et à s'imposer comme peintre, ce qui était pour lui la seule raison valable de vivre. Il y fait ses débuts avec le fameux autoportrait «Courbet au chien noir». Les autoportraits occupent une place déterminante au cours de cette première période où Courbet devient réellement Courbet. «*Le Fou de Peur*» (*Portrait de l'artiste*), vers 1844/1845, aussi exposé sous le titre «Le Suicide», incarne indéniablement l'exemple extrême de cet ensemble d'œuvres.

Peu d'artistes avant lui auront accentué à ce point leur individualité. Courbet ne se considère pas comme un génie artistique coupé du réel. Si les traditions n'ont pas de secret pour lui, il n'a de compte à rendre qu'à lui-même dans tous ses faits et gestes. Individualiste et avant-gardiste, a-t-il été le premier artiste «moderne» ? Malgré les réactions indignées provoquées par certains tableaux de paysages trop puissamment réalistes, ces derniers se vendent bien. L'Etat même en achète plusieurs. Le style Courbet devient une véritable marque de fabrique, il existe une demande et un marché pour ces œuvres qui le rattachent à sa région natale. Un motif récurrent et prégnant est la transition entre plateau (les environs de Flagey) et la plaine (Ornans). Même si la plupart des toiles ont vu le jour dans son atelier, elles témoignent d'une minutieuse étude de la nature. Dans un autre contexte, Courbet se penche sur la représentation de l'océan, aussi bien étale qu'agitée. L'utilisation de la couleur dans une apparente transformation exerce un effet si direct que Paul Cézanne s'est écrié à pro-



pos de la mer sur ces tableaux : «*On la reçoit en pleine poitrine. On recule. Toute la salle sent l'embrun*». Le commentaire de Joan Miró affirmant à propos de «*La Vague*» qu'on percevait la présence de la toile, même en lui tournant le dos va dans le même sens. La technique de l'application de la couleur permettait à Courbet de peindre particulièrement vite. Il disait : «*Une nuance pour le ciel, une pour la mer, et une pour la plage*». Trois tonalités, associées au geste pictural, ont produit des tableaux qui comptent aujourd'hui parmi les plus belles et les plus chargées d'atmosphère de ce peintre. Les représentations des grottes et des vagues partagent un mystérieux centre obscur. La toile la plus célèbre – mais longtemps cachée aux yeux du public – est sans doute «*L'Ori-*

gine du monde» (1866) qui fascine par une construction picturale identique à celle des rochers qui semblent graviter autour d'un centre noir indistinct. Courbet était un maître de l'allusion érotique, au point que, même en l'absence de personnages féminins, on interprète ses tableaux de grottes comme des paysages anthropomorphes. La capitulation de la Commune qui l'avait nommé président de la Commission des Arts, la destruction de la colonne Vendôme qu'on lui impute sans preuve véritable, la confiscation de ses biens, l'amende exorbitante réclamée pour reconstruire la colonne et un séjour en prison, le poussent à s'exiler en Suisse le 23 juillet 1873. Il cesse de peindre pendant assez longtemps. Il voyage, découvre des paysages, surtout

EXPOSITION

des lacs et des montagnes. Il participe avec enthousiasme à des festivités locales, se baigne dans le Léman et passe de longues soirées dans les cafés. Sa propension à boire, la maladie qui s'amplifie et le procès pendant vont malheureusement précipiter sa fin. Cependant, le goût de la peinture reprend le dessus d'autant qu'il est entouré des tableaux, une centaine, qu'il a pu emporter. Tableaux qu'il espère vendre. Il a aussi des œuvres attribuées à des grands maîtres, comme Titien, Rubens, Velasquez... Il ouvre sa galerie au public. Il doit gagner de l'argent pour apurer sa dette. En reconnaissance pour l'accueil en Suisse, il modèle un buste «Helvetia» dont il offre trois copies à La Tour-de-Peilz, à Fribourg et à Martigny. Il peint plusieurs fois le Château de Chillon, dont il est voisin. Il applique de plus en plus le procédé de la série pour les tableaux qui plaisent particulièrement aux amateurs. En effet, le Château de Chillon est devenu célèbre par la publication du poème de Lord Byron. Si Courbet a choisi les bords d'un lac pour s'établir, plutôt que le Jura qui lui aurait rappelé sa région natale, c'est que la mer continue à la fasciner. Il écrit au peintre Whistler : *«Je suis ici dans un pays charmant, le plus beau du monde entier, sur le lac Léman, bordé de montagnes gigantesques. C'est ici que l'espace vous plairait, car d'un côté il y a la mer et son horizon, c'est mieux que Trouville, à cause du paysage»*. Cherchant à renouer avec les marines qui ont fait son succès, il peint de nombreuses vues du lac. Certaines rappellent vraiment ses marines, d'autres prennent plus en compte la présence des montagnes.

Comme le paysage alpestre constitue le fondement de la peinture suisse, Courbet, conscient que la puissance de la nature est le nouvel enjeu de ses recherches, se livre à l'exercice. C'est par un grand paysage de montagne qu'il envisage de se présenter à la critique parisienne et qu'il prépare, pour l'Exposition universelle de 1878, le «Grand panorama des Alpes» (Cleveland, Museum of Fine Arts).

Mais Courbet décède dans sa maison de La Tour-de-Peilz au soir de la Saint-Sylvestre de 1877 et est enterré le 3 janvier 1888. Sa dépouille a été transférée à Ornans en 1919. En 2013, un dossier plaidant pour le transfert de la dépouille de Gustave Courbet vers le Panthéon est déposé par le psychiatre Yves Sarfati auprès du président des Centre des monuments nationaux, Philippe Béval.

Signalons que le musée d'Ornans se joint à la Fondation Beyeler et aux musées d'Art de Genève en proposant de découvrir un artiste genevois, Auguste Baud-Bovy, dont la présence auprès de Courbet à partir de 1855 et durant son exil en Suisse fut capitale. Du 13 décembre 2014 au 20 avril 2015.

Séverine et Raymond BENOIT

Gustave Courbet à la Fondation Beyeler, Riehen (Bâle) du 7 septembre 2014 au 18 janvier 2015. www.beyeler.com

Gustave Courbet, : «les années suisses au musée Rath, Genève» du 5 septembre 2014 au 4 janvier 2015.

www.ville-ge.ch/mah